

SOUVENIRS DU GÉNÉRAL MICHEL DUVAL

Transcription des enregistrements réalisée par le général Jean-Gabriel Collignon



Le général DUVAL, à travers ses souvenirs, nous livre un portrait du général LE PULOCH qui fût son chef à plusieurs reprises et dont il a été très proche.

La guerre de 39-40

Comme début de carrière, après 6 mois de formation à Saint-Cyr, j'avais été affecté dans les Troupes Coloniales, au 1er RIC, en position dans les Ardennes. J'y ai rejoint le 2e bataillon qui était commandé par un capitaine très ancien. Au bout d'un mois environ, nous avons vu arriver un jeune chef de bataillon, brillant et dynamique. C'était le commandant LE PULOCH. Les circonstances de son affectation firent vite le tour du bataillon. Brillant breveté de l'École Supérieure de Guerre, il avait été affecté à l'état-major du général en chef et un jour au cours d'une réunion de quelques hauts personnages, il avait pris la parole en fin de réunion et avait fait une critique vigoureuse des propos tenus et des mesures adoptées au cours de la séance. Il avait vite été interrompu par le président de séance, par un sec « mon jeune camarade, je ne vous ai pas demandé votre avis » et le jeune camarade, s'était levé furieux et avait déclaré vivement « dans ces conditions, je ne ferai pas partie de la bande qui perdra la 1ère manche de la guerre » et il était sorti en claquant la porte. Il s'était trouvé affecté au 1er RIC et avait reçu le commandement du 2e bataillon, le mien. C'est ainsi que je fis connaissance du commandant LE PULOCH.

Il avait à peine pris son commandement que les Allemands mettaient fin à la drôle de guerre par leur offensive massive sur les positions des Pays-Bas et de la Belgique qui appelaient l'Armée française au secours. Le bataillon LE PULOCH fut aussitôt désigné pour partir en Belgique, en renfort d'une Division Légère de Cavalerie qui y avait été poussée avec une division française, à l'aide des Belges. La 6e compagnie - la mienne - était en tête du bataillon. Elle fut prise en cours de marche par des camions du Train et transportée sur les rives de la Semmois à Jamoigne où il y avait un pont à défendre. Ma section fut détachée à 1km à l'est de Jamoigne, à peu près, en liaison étroite avec un peloton de cavalerie et nous eûmes le temps de nous installer sur une excellente position d'où nous avons une excellente vue sur la plaine de l'autre côté de la rivière, jusqu'à la forêt des Ardennes belges.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes sortir de la forêt des Ardennes, une forte

avant-garde blindée allemande qui se dirigeait vers Jamoigne et qui fut arrêtée par les tirs de la compagnie qui en assurait la défense et la destruction du pont qui avait été préparée par les sapeurs. Puis nous vîmes sortir une compagnie allemande, en rangs serrés et que le vent portant, on entendait chanter. Elle se dirigeait vers Jamoigne par la route, à environ 1800 mètres de nous. Nous l'avons pris sous les feux de nos FM et de nos mitrailleuses. La compagnie se dispersa aussitôt, en ordre de bataille et commença à progresser en vue d'attaquer et de rejoindre la rivière pour la traverser.

Le combat resta indécis tout l'après-midi et nous fûmes copieusement arrosés par les feux ennemis, mais presque sans pertes car nous étions très enterrés. L'ordre de repli arriva, à mon sens prématurément, car nous étions encore maître de la situation et le gros des blindés allemands n'avaient pas encore rejoint leur avant-garde. La compagnie rejoignit le bataillon qui était en deuxième position dans la forêt des Ardennes et le bataillon se replia sans être inquiété par les allemands, sur les positions de la Division qui était à l'extrême ouest de la ligne Maginot.

Le Bataillon reçut l'ordre d'établir une bretelle défensive le long de la rivière La Chier, affluent de la Meuse et ma compagnie devait défendre le village de Lamouilly, en bordure de la rivière, où il y avait un pont dont la destruction avait été préparée par les sapeurs, au cas où le front serait percé sur notre gauche et où les allemands tenteraient de franchir la rivière.

La 6e compagnie défendit le bourg de Lamouilly. Tout était à faire puisqu'il s'agissait d'une position nouvelle. Le commandant LE PULOCH venait quasiment tous les jours visiter l'état des travaux. Il n'était pas craint bien que ses inspections se traduisent régulièrement par des travaux à refaire parce que défectueux voire à reconstruire complètement. Mais il avait le talent d'expliquer et tout le monde comprenant bien le travail demandé, l'effectuait sans sourciller.

Le commandant avait demandé à ses commandants de compagnie de lui envoyer, à tour de rôle, leurs chefs de section afin qu'il en fasse plus ample connaissance. C'est ainsi que je me présentai un jour à son PC pour participer au déjeuner de sa popote. Il était installé dans un abri creusé sur les hauteurs de la Serre. J'y fus reçu très chaleureusement. Le commandant savait très bien ce qui s'était passé sur la Semois en Belgique et que son jeune sous-lieutenant inexpérimenté s'était bien comporté après le décrochage du peloton de Cavalerie avec lequel il était en position.

Les Allemands n'étaient pas encore au contact des positions françaises, par contre de copieux bombardements d'artillerie auxquels répondait activement l'artillerie française, tombaient sur nos positions sans faire de gros dégâts car déjà le plus gros des travaux d'enterrement était achevé. Lors de ma visite au PC et du déjeuner à sa popote, j'avais remarqué la bienveillance du commandant vis à vis de son personnel, mais aussi qu'il avait la dent dure vis à vis de ses pairs, voire de ses chefs.

Au bout de quelques temps, les troupes allemandes de second échelon, c'est à dire que nous n'avions pas eu à faire avec elles sur la Semois, arrivaient au contact et l'on assista, depuis nos positions, à des combats parfois très violents, mais sans que les Allemands n'aient jamais atteint celles-ci. Le régiment à notre gauche avait été sérieusement attaqué et mis parfois en difficulté, mais avait rétabli sa situation et pour le commun des mortels, nous avons eu une guerre normale, en maîtrisant la situation. Aussi la surprise fut grande quand l'ordre de repli arriva. Je me rappelle pourtant que lors de ma visite à la popote, le commandant LE PULOCK avait été très pessimiste sur le déroulement des opérations en France et notamment à l'ouest de la Marne et jusqu'à la mer.

La retraite fut épuisante et démoralisante : étape moyenne de 30 km/jour à pied, souvent la nuit quand l'itinéraire passait à découvert des bois, travaux d'installation provisoire dans la journée et démoralisant par dessus tout, puisque sans combats. Les Allemands suivaient en camions, très bien renseignés par leur aviation d'observation. Ils choisissaient l'endroit où ils devaient attaquer, en force, pendant que d'autres unités n'étaient même pas à leur contact. Ce fut le cas pour le site emblématique de Verdun où mon bataillon tenait position sur la pente du Mort-Homme alors que quelques kilomètres à notre gauche se livrait un combat très sévère à Esnes-en-Argonne. Notre 5e compagnie y fut envoyée en renfort. Elle fut décimée dans une contre-attaque qui atteignit ses objectifs mais elle ne put s'y maintenir et eut de lourdes pertes dont son capitaine. Cela se traduisit par un nouvel ordre de repli au cours duquel j'eus l'occasion de rencontrer plusieurs fois le commandant LE PULOCK qui, la plupart du temps, marchait avec sa troupe, contrairement à beaucoup de chefs de bataillon plus âgés qui rejoignaient à l'étape avec leur voiture de service. Après quelques escarmouches, nous arrivâmes à une trentaine de kilomètres au sud de Verdun, sur un site où, pour une fois, les Allemands et nous, eûmes une série de combats sérieux : un premier combat sur la rive gauche de la Meuse, au contact d'une forte colonne allemande qui débarquait de ses camions, puis au moment où elle attaquait la colline sur laquelle nous étions placés, ma section reçut l'ordre de se replier sur le village qui était à contre-pente, au moment où les allemands déclenchaient un tir de mortier d'infanterie de 75m/m, au travers duquel ma section dut passer. Arrivé au village, défendu par une autre unité, je fis l'appel de la section et m'aperçut qu'il me manquait un homme. Je retournai sur mes pas, persuadé que j'allais recevoir une volée d'obus ou de tirs ; je retrouvai mon blessé qui était gravement touché ; je le chargeai sur mon dos et remontai vers notre position provisoire sans qu'il proteste de l'inconfort de son déplacement. J'en vins à penser que les Allemands n'avaient pas pu ne pas me voir mais qu'il y avait des gens honnêtes parmi eux, car ils avaient bien vu qu'il s'agissait de l'évacuation d'un blessé et ils avaient arrêté les tirs. Arrivé au village, je retrouvai mon commandant de compagnie qui prit en charge mon blessé et me donna notre dernière destination : le village de Saint-Germain-sur-Meuse et un pont à un bon kilomètre en amont du village que nous quittions.

Nous arrivâmes dans ce village que nous avions pour mission de défendre sans esprit

de recul et au moment où je commençai l'inventaire de ce qui restait de ma section et de ses moyens - inventaire peu favorable – arriva le commandant LE PULOCH escorté de mon capitaine et du médecin-chef du bataillon. Comme nous commencions la visite des positions à construire, je fus pris sous le feu des mitrailleuses qui tiraient depuis le village que nous venions de quitter et pris par les Allemands. Nous dûmes nous replier en rampant dans les herbes pour nous mettre à l'abri. Ces tirs venaient de très loin, environ 2 km. C'étaient des tirs courbes, si bien que même en retrait de la crête, les balles passaient. J'étais à côté du commandant, je vis des traces de balles dans les hautes herbes et je lui en rendis compte. Il me dit que ce n'était pas possible et juste à ce moment, je fus retourné comme une crêpe à côté de lui, par un balles qui me fracassa la tête du rocher. Le médecin-chef fit un diagnostic très sévère « une balle dans l'oreille interne, il est fichu ». Malgré cela, j'entendais, et mon premier réflexe pensant que je n'étais pas touché d'une balle mortelle était : « enfin je vais pouvoir dormir » car toute cette période s'était passée pratiquement sans sommeil et l'épuisement venait plus du manque de sommeil et des petits moments de récupération dans les haltes qu'aux combats eux-mêmes. Le commandant LE PULOCH que j'ai retrouvé plus tard m'a dit que le médecin-chef avait adouci son verdict au moment de me charger dans l'ambulance car il avait croisé mon regard et avait très bien vu que je l'avais reconnu. Une fois dans l'ambulance, j'ai eu une pensée pour mes malheureux soldats que je laissai dans une situation critique qui ne pouvait que mal se terminer.

Nous fûmes bombardés sur la route car les convois de l'Armée française faisaient des bouchons sur les routes et l'artillerie et l'aviation ennemies en profitaient pour bombarder. C'est comme cela que j'ai vu un éclat d'obus traverser l'ambulance et m'enlever un petit bout de peau du front. Le blessé assis en face de moi me dit : « ce n'est rien du tout » et il ajouta « ce serait trop con de mourir dans une ambulance ».

Je me réveillai dans un lit à l'hôpital, installé dans un couloir parcouru par un soldat allemand, d'un certain âge, sûrement un réserviste, armé d'une mitraillette bien inutile en la circonstance et je me suis dit « je suis blessé et prisonnier ».

Ma formation sanitaire a changé plusieurs fois de site pour s'installer finalement dans l'ancienne école des enfants de troupe d'Épinal. Au mois de septembre, j'étais pratiquement guéri et j'avais préparé une évasion de l'hôpital, beaucoup plus facile à réaliser à l'hôpital qui était dans les Vosges qu'après avoir été transféré dans un camp de prisonniers en Allemagne. Mon plan était pratiquement fait lorsque j'ai eu la surprise de voir arriver le commandant LE PULOCH qui avait été blessé au même combat que moi, mais plus tard et au pied. Pendant huit jours je l'ai eu comme compagnon de chambre, dans une chambre de six blessés. J'avais appris lorsque j'avais déjeuné à sa popote qu'il était un grand lecteur de Montaigne. Et je ne fus pas surpris de voir qu'il avait son livre de Montaigne dont il lisait soigneusement quelques pages tous les jours. J'hésitais longuement à savoir si je le mettais au courant de mon plan d'évasion qui était fin prêt ; la date était arrêtée. Finalement, je n'en fis rien et il ne m'en voulut pas par la suite. Mon évasion bien préparée fut relativement facile et on peut même dire

très facile car il ne me manquait qu'une chose, c'était des papiers. Mais personne ne m'en demanda. La veille de mon départ, un officier allemand, porteur d'une grosse sacoche bourrée de marks d'occupation passa pour payer la solde et son arriéré. Je touchai donc une véritable petite richesse qui me fut bien utile.

Ce plan fut préparé par une infirmière que je n'ai jamais vue mais qui prêtait son concours certainement à d'autres que moi, car sa chambre donnait sur une rue, au rez de chaussée et il était formellement interdit d'ouvrir la fenêtre. Ouvrant discrètement la fenêtre, je vis une dame qui balayait devant sa porte. Elle jeta un coup d'œil sur le volet entrouvert et me fit signe de ne pas bouger. Au bout de la rue, il y avait une sentinelle qui se déplaçait alternativement dans notre rue et dans une rue perpendiculaire à l'entrée de l'hôpital. Le moment venu, cette dame abaissa son balai, c'était le moment de sauter. Ce que je fis, en repoussant le volet derrière moi et une petite fille d'une dizaine d'années vint me prendre par la main et l'on passa fièrement devant la sentinelle qui était revenue dans notre rue. Je demandais à la petite fille où était la gare. Elle me dit que c'était très facile et me conduisit. Je pris tout simplement le train à destination de la maison d'un médecin de Besançon, déjà résistant avant l'heure et qui faisait partie d'un réseau facilitant l'évacuation des prisonniers évadés pour passer en zone libre. C'est ainsi que je retrouvai la liberté.

Je revis mon frère aîné, mobilisé comme officier de réserve et à l'époque affecté à Montauban, en zone libre. Nous passâmes quelques journées agréables ensemble et je l'ai quitté au moment où il allait être muté à Lyon. Je fus placé en congé dit d'armistice. C'était une position dans laquelle on plaçait les cadres dont on ne savait que faire en attendant de leur trouver une affectation. Ce fut un congé finalement agréable, malheureusement mon frère que j'avais retrouvé fut atteint de la tuberculose et quand je l'ai quitté, il était en traitement à l'hôpital de Lyon.

A la fin de mon congé d'armistice, je fus affecté au Niger où je me rendis après un très beau voyage et où je me retrouvai chef d'un petit poste, à la frontière du Nigéria, dans un site attrayant du sahel. Et j'appris que le commandant LE PULOCH venait lui-même d'arriver au Niger, à l'extrême est, dans un endroit où je n'ai pas pu aller le rencontrer, mais j'ai pu correspondre avec lui.

Le commandant, guéri à l'hôpital, avait été transféré dans un camp de prisonniers en Allemagne et là, le gouvernement de Vichy avait demandé aux Allemands de libérer un certain nombre d'officiers de l'Armée Coloniale pour renforcer la défense de l'AOF contre une action éventuelle des anglais. Les Allemands avaient eu la « bonne » idée d'inclure le commandant LE PULOCH dans la liste des prisonniers libérés. Il avait été affecté au Niger comme moi. Nous échangeons des lettres sans nous revoir. Dans l'une d'elle, il me disait qu'il ne fallait se laisser aller au charme de la vie de poste en brousse mais qu'il fallait se cultiver la cervelle. Je me rappelai alors de ses lectures de Montaigne, mais ma bibliothèque était complètement dépourvue de quelque livre de nature à me cultiver l'esprit. Mais je ne le lui ai pas dit.

La préparation du débarquement

Après le débarquement allié au Maroc et en Algérie, le commandant LE PULOCH fut muté au Maroc pour prendre le commandement du RICM qui était transformé en régiment de reconnaissance de la 9e DIC dont toute l'infanterie était à peu près africaine alors que le RICM ne comportait que très peu de soldats africains.

Mon bataillon du Niger fut désigné pour rejoindre le Maroc, avec l'espoir de rentrer dans la composition d'une 2e division coloniale, armée par les américains. Ce fut un très long voyage au travers de la boucle du Niger, avant de rejoindre le Maroc par la mer, où notre commandant avait essayé de faire affecter notre bataillon dans une grande unité armée par les américains, mais ses démarches avaient été vaines et notre bataillon avait tout juste été employé à aider les dockers à décharger les cargos qui amenaient le matériel pour équiper les grandes unités, programmées pour être équipées par eux. Notre commandant nous dit : « dans ces conditions, si vous arrivez par vos relations à vous faire affecter dans une unité combattante, je ne vous en voudrai nullement et je dois vous dire que c'est ce que je fais ». Je n'eus pas beaucoup à m'employer car, un jour je vis arriver dans notre casernement, le commandant LE PULOCH qui me dit : « DUVAL, je viens de prendre le commandement du RICM , régiment blindé, voulez-vous être chef de peloton ? ». Je lui répondis : « rien ne me conviendrait mieux, sauf que je n'ai aucune formation blindée ». « Aucune importance me dit-il, vous aurez le temps d'apprendre » !

C'est ainsi que je me suis retrouvé, sans avoir rien eu à faire, dans un régiment qui devait se signaler dans les combats de la Libération, puis plus tard en Indochine et en Algérie.

Je rejoignis le régiment dans son casernement de Rabat, dans lequel il ne devait pas rester plus d'une quinzaine de jours et où il devait commencer à recevoir quelques spécimens des matériels dont nous devions être équipés, afin de commencer l'instruction du personnel et les initier à ces matériels. Au bout d'une quinzaine de jours, le commandant fit sortir tout le régiment de son casernement pour nous installer en bivouac, dans les bois proches de Rabat, pour l'initier à la vie en campagne, tout en continuant à nous former au fil de l'arrivée des véhicules US. Quand le matériel fut au complet, le régiment reçut l'ordre de rejoindre l'Algérie par ses propres moyens. Ce qu'il fit avec succès, pour continuer sa formation et son instruction.

La division passa en Oranie un hiver souvent sévère, marqué par un entraînement intensif que le lieutenant-colonel LE PULOCH dirigeait avec ardeur et dynamisme. Cette période se traduisit par une inspection pointue des experts américains qui jugèrent la division apte au combat. Nous partîmes pour la Corse, qui était à l'époque déjà libérée et nous y passâmes les mois d'été en y poursuivant notre instruction dans des conditions très favorables et en attendant l'étape suivante qui serait le

débarquement en France. Entre temps, la division et une très petite partie du Régiment fut engagé pour la conquête de l'île d'Elbe, au large de la côte d'Italie, encore occupée et sérieusement gardée par les allemands. Ce fut en quelque sorte, un test expérimental fait pour juger de l'aptitude de la division au débarquement amphibie, avant d'arriver en France. Les combats de l'île d'Elbe furent sérieux surtout pour le bataillon qui avait débarqué le premier et qui eut de grosses pertes.

Durant notre séjour en Corse, quand un peloton avait un succès sportif ou tactique dans une manœuvre, il recevait du colonel, le droit de négocier avec la municipalité d'un village de montagne un week-end de détente. C'est en revenant d'un tel week-end qu'en arrivant sur un col nous avons eu la vue sur la mer et la rade d'Ajaccio et que nous vîmes une armada de bateaux de transport, au large d'une aire d'embarquement que nous avions vu construire depuis quelques mois et qui était terminée. Nous sûmes que, pour nous, l'heure était maintenant proche d'embarquer.

Le débarquement et la libération

L'embarquement se fit dans le plus grand ordre, dans des bateaux US transports de troupes dans lesquels on pouvait embarquer des véhicules et débarquer par une étrave qui s'ouvrait et une passerelle qui tombait sur la plage. Nous ne sommes pas partis les premiers et mon escadron [le 4e] n'a débarqué que le 18 août au moment où les combats étaient déjà commencés par les américains qui avaient voulu débarquer les premiers, sans grandes difficultés, et qui, délaissant Toulon, avaient filé vers le Nord pour retrouver le plus vite possible le contact avec les armées alliées débarquées en Normandie.

Mon escadron traversa le massif des Maures en pleine nuit dans un calme parfait. Nous n'eûmes une vision de la guerre qu'à un endroit où il y avait une vue splendide sur la mer et où la presqu'île d'Hyères, éclairées par les incendies du débarquement, était dessinée comme sur une carte.

Et puis l'escadron arriva aux abords de Toulon et fut mis longuement en réserve, dans une situation éprouvante : on entendait le bruit des combats et on observait le passage fréquent des ambulances qui ramenaient les blessés des combats. Finalement notre tour d'être engagé vint. Mon peloton était détaché dans un bataillon sénégalais de la division qui avait mission de prendre, reconnaître et investir le fort du Morillon, banlieue de Toulon. C'est là que nous eûmes notre premier combat et nos premières pertes. La progression jusqu'au fort avait été facile. Arrivés au fort, nous fûmes au contact des bombardements qui tiraient en principe sur le Fort mais en fait sur le glacis. Je pense que je n'ai jamais su exactement comment étaient morts les deux soldats du peloton qui perdirent la vie à Toulon. Huit au moins ont été blessés, heureusement peu gravement, et sept ou huit soldats durent être évacués. La prise de Toulon, après les rudes combats des défenses extérieures, se fit par des groupements sans que le lieutenant-colonel LE PULOCH eut autre chose à faire que de répartir ses escadrons

entre les groupements. Les derniers combats de la ville cessèrent par des redditions plus ou moins facilement obtenues, parfois avec des renforts d'artillerie et la ville repris son aspect habituel avec la foule.

Le lendemain, ce fut le tour du lieutenant-colonel LE PULOCH de diriger un important groupement qui devait s'emparer de la presqu'île de Cissé, à l'ouest de Toulon, et de la presqu'île de Saint-Mandrier où l'amiral allemand, commandant la défense de Toulon, s'était retiré après la prise de Toulon par notre division. J'aurai bien voulu être de l'escadron désigné pour aller à Saint-Mandrier que le lieutenant-colonel LE PULOCH s'était personnellement réservé. Il fit une opération sans combat. Avec la force de caractère dont il savait faire preuve, il avait envoyé un émissaire à l'amiral RUFUS pour lui demander sa reddition sans condition pour le lendemain matin, à défaut de quoi les tirs de la Marine et de l'Aviation anéantiraient la presqu'île de Saint-Mandrier. Il n'avait à sa disposition aucun des moyens dont il menaçait l'amiral, mais qui aurait sans doute pu être mis en œuvre au bout d'un certain temps. Il a laissé une lettre à l'un de ses amis où il raconte en détail le cheminement des négociations et la fermeté dont il avait fait preuve en l'occurrence. Toujours est-il que le lendemain matin l'amiral allemand se présentait au lieutenant-colonel LE PULOCH qui le fit conduire dans son command-car au général de LATTRE de TASSIGNY qui avait demandé à le voir au plus vite. La presqu'île de Saint-Mandrier était farcie de forts et de fortins dont certains firent un petit baroud d'honneur avant de se rendre, mais la plupart se rendirent très facilement. Personnellement, j'ai eu à recevoir la reddition du fort de Six-Fours, environ 600 hommes. J'avais demandé que la garnison qui devait traverser le village en sortant du fort, passe dans un silence complet, sans aucune manifestation. J'avais obtenu satisfaction car c'est ce qui s'est passé. Et puis mon peloton a escorté la garnison dont certains éléments avaient bien du mal à suivre la route, jusqu'à un camp de réfugiés provisoire tenu par les FFI. Je livrai ma cargaison de prisonniers, mes scout-cars étaient pleins de traînants que j'avais ramassés parce qu'ils ne pouvaient plus marcher. J'ai quitté le camp, en passant devant des FFI et je n'avais pas été très heureux de ce que j'avais vu. Les premiers moments des Allemands n'ont pas du être des plus plaisants ! Toulon avait été pris en huit jours alors que les plans alliés prévoyaient un mois. Cela avait été du en particulier aux opérations de dissuasion bien menées qui avaient attiré toutes les forces de réserve allemandes et la seule division blindée dans la région de Perpignan, dégarnissant la zone de débarquement de Toulon et de Marseille. La rapidité de la conquête de Toulon et de Marseille avait entraîné un dérèglement dans la logistique et notamment dans l'arrivée de l'essence. Le RICM (régiment de reconnaissance de blindés légers) avait reçu une priorité pour être approvisionné, en vue de foncer vers le Nord pour reprendre contact avec les allemands là où on les retrouverait...

Néanmoins, le 4e escadron fut dérouté en direction de Perpignan pour escorter le général de LATTRE de TASSIGNY qui y avait exercé son dernier commandement sous la France de Vichy, manifestant à ce moment-là son esprit de résistance en tirant quelques coups de canons sur les colonnes allemandes se dirigeant vers Perpignan.

C'est de Perpignan qu'il avait gagné l'Afrique du Nord, en vue de prendre le commandement de la 1^{ère} Armée Française. Après ce crochet par Perpignan qui fut du genre promenade, car il n'y avait plus d'Allemands, nous avons rejoint le Rhône. Si de LATTRE avait voulu y aller, c'est parce que pour remplacer les Allemands des résistants de différentes obédiences avaient entrepris d'y imposer leur loi.

Lorsque nous avons pris la route du nord pour rejoindre le Régiment, ce fut sur une route bordée d'une foule en liesse, bordée aussi par les épaves des engins allemands détruits par les avions alliés et poussés hors de la route par les bulldozer US sur des longueurs de plusieurs kilomètres.

Contournant Lyon par l'est, en arrivant en Franche-Comté, nous retrouvâmes le silence de la guerre. Le Régiment réduit de notre escadron avait repris le contact des Allemands dans la boucle du Doubs, au nord de Besançon, et avait mené de rudes combats, très isolé, car l'infanterie de la Division suivait comme elle pouvait, tantôt à pied, tantôt dans les camions du Train, lorsqu'ils avaient pu être approvisionnés en essence, donc lentement. Quand nous sommes arrivés, des combats sérieux avaient eu lieu, un peloton avait été décimé à Villars-sous-Écot où il avait pu pénétrer, puis s'était retiré vu la dangerosité du site, avant de recevoir l'ordre du lieutenant-colonel LE PULOCH d'y retourner pour y passer la nuit. Pendant que le lieutenant organisait son dispositif de défense de nuit, les Allemands contre-attaquèrent avec une infanterie forte et des blindés lourds et moyens, contre lesquels nos matériels étaient impuissants. Le lieutenant avait été tué, le peloton avait eu beaucoup de pertes, la moitié du peloton environ était partie à pied après avoir saboté son matériel roulant et rejoint péniblement nos lignes, en traversant celles des Allemands. Le lieutenant-colonel LE PULOCH avait prononcé un jugement très sévère sur le comportement de ce peloton. Mais après enquête, il avait révisé son point de vue et reconnu que le peloton avait été engagé dans un véritable piège, dans ce village construit dans une combe entre deux plateaux, sur lesquels les Allemands avaient décidé de se réinstaller et d'en organiser la défense, dans l'idée sans doute d'y passer l'hiver.

Peu à peu les régiments d'infanterie arrivent et sortent notre régiment de sa solitude. Il y eut des combats très meurtriers, finalement sans résultats décisifs. C'est la période que choisit notre colonel, dont tout le monde savait qu'il souhaitait doter notre régiment d'unités d'infanterie portée, non prévue dans les TED US mais très nécessaires pour sortir des routes alors que nos engins étaient davantage tout chemin que tout terrain et ne pouvaient manœuvrer dès lors que la route était barrée. Une de nos recrues avait rencontré un jeune civil de bonne apparence, portant des galons de lieutenant, chef d'un maquis local spécialisé dans le sabotage de la ligne de chemin de fer desservant Besançon. Il était en liaison avec un maquis beaucoup plus important, établi autour du fort du Lomont, dans la montagne barrant la boucle du Doubs, et avec lequel il avait des relations fréquentes. C'est ainsi que le lieutenant-colonel LE PULOCH entra en contact avec ce gros maquis qui était commandé par un capitaine de la Légion Étrangère, infiltré dans la région pour coordonner, discipliner et instruire les unités de

résistance de la région. L'entente se fit rapidement, le maquis comportant de nombreux volontaires correspondant à la constitution de deux escadrons portés, ce qui fut décidé par le colonel et le capitaine SARTOUT qui commandait ce maquis.

Comment notre colonel s'y est-il pris pour réussir à faire introduire deux unités supplémentaires dans son régiment et les faire prendre en compte par l'Intendance et l'équipement US ? Je ne peux le dire mais c'est seulement un exemple de plus des qualités de conviction et d'énergie de notre colonel. Les unités du maquis furent répartis dans nos pelotons, car s'ils avaient une grande expérience de la vie en campagne et de sa rusticité, l'instruction au combat proprement dit leur faisait gravement défaut.

C'est pendant cette période où le régiment était dans un calme relatif que s'est passée cette intégration, cette addition du GEP qui allait par la suite jouer un grand rôle dans les succès du Régiment. C'est vers cette époque que le lieutenant-colonel LE PULCH me donna une mission personnelle qui consistait à lancer une reconnaissance vers l'Isle-sur-le-Doubs et y rechercher la présence d'une unité US qui selon ses informations devait s'y trouver. C'est ce que je fis, en passant avec mon peloton par les chemins ruraux pour éviter les mauvaises rencontres possibles de la route. J'arrivai dans le dispositif américain qui nous guida vers le PC du bataillon. J'avais heureusement avec moi un motard qui parlait parfaitement anglais et qui me fut très utile. Arrivé au PC, le lieutenant-colonel US commandant le bataillon me fit un accueil très chaleureux, m'expliqua qu'il était très isolé de son unité, qu'il avait pour mission de rechercher un éventuel contact avec des unités françaises remontant de Toulon et Marseille, qu'il était très content de nous voir et qu'en cas d'attaque significative allemande, il avait reçu l'ordre de franchir le Doubs et de rejoindre son régiment. Je le quittai pour rendre compte à mon colonel de la mission.

Quand les régiments de tirailleurs eurent reçu les effectifs voulus commença le blanchiment ; cela se passa sur les positions. Par un curieux hasard, comme si un accord tacite entre Allemands et Français avait été passé, les positions s'étaient éloignées les unes des autres et avaient laissées entre elles un vaste no man's land que les patrouilles parcouraient de temps en temps pour s'assurer qu'il restait un no man's land.

Pour alléger la charge des régiments d'infanterie, le RICM s'était temporairement transformé en régiment d'infanterie pour tenir un secteur du front de la division. Ainsi, mon peloton se retrouva en position d'unité d'infanterie, dans un bois, au dessus du petit village abandonné de Saint-Maurice-Échelotte. C'est là que je fis la connaissance de Tito, un jour où il sortait faire une patrouille de contrôle dans le no man's land. Lui-même et tout son monde connaissant parfaitement le pays, n'avait besoin ni de cartes, ni de boussole pour se diriger et je l'entendais donner ses ordres avec amusement, mais l'efficacité en était certaine. Il revint au bout de 24 heures, donna le mot de passe et rendit compte qu'il n'avait pas rencontré d'Allemands sur son parcours. Notre séjour de fantassins prit fin après l'achèvement du blanchiment de notre 9e DIC; ce qui fut un exploit puisque effectué en ligne, par des jeunes recrues venant de formations FFI. Cet

exploit fut favorisé par le calme étrange des Allemands qui, apparemment, devaient profiter du calme pour établir leurs positions car ils pensaient bien hiverner là. Ce en quoi ils se trompaient.

Le blanchiment de la division laissa comme seul regret, mais les circonstances ne s'y prêtaient pas, d'avoir laissé partir nos vaillants frères d'armes noirs sans cérémonies de départ et sans les honneurs qu'ils avaient mérités.

Nous quittons notre position où nous commençons à être bien installés et où nous n'avions eu aucun déboire du fait des allemands. Nous étions bien camouflés car mêmes les bombardements nous laissaient sans obus dans nos enceintes. Nous rejoignîmes le gros du régiment et son matériel, pour nous préparer à d'autres activités. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre car le 13 novembre CHURCHILL, accompagné du général de GAULLE et du général de LATTRE de TASSIGNY étaient en visite à la 9e DIC ; un détachement du RICM rendait les honneurs. Après les honneurs, CHURCHILL dit à voix haute et forte : « Naturellement avec un temps aussi affreux, vous n'attaquez pas ! ». Le général de LATTRE répondit : « Il ne peut pas en être question ! ».

Cependant le lendemain, l'offensive commençait. L'infanterie de la 1ère Armée, dont la 9e DIC qui était à son extrême Est, étalée le long de la frontière suisse, attaqua avec vigueur. Les Allemands furent très surpris de cette attaque. Ils se défendirent quand même, nous causant des pertes, mais nos jeunes recrues, dont c'était la première grande bataille, se comportèrent avec beaucoup de vaillance et d'ardeur et malgré des pertes, notamment celles dues aux mines, ils forcèrent les positions des Allemands, ouvrant la porte à l'exploitation de la 1ère DB éclairée par notre RICM.

Nous franchîmes la crête du Lomont et dans la descente enneigée et verglacée nos blindés eurent beaucoup de difficultés de route. Les Sherman de la 1ère DB avec leurs chenilles en fer étaient particulièrement gênés pour prendre les tournants de la descente du LOMONT. Le reste de la route fut difficile, plus par l'état de la route que par l'opposition allemande qui avait pratiquement cessé. Il n'y eut plus que de petits combats sans gravité. Dans la soirée, mon peloton qui éclairait le groupement de la BROSSE, à droite du dispositif du RICM, arriva à Saint-Dizier-L'Évêque. Les règlements de l'Armée US prévoyaient que faute d'équipement de visée nocturne, les reconnaissances s'arrêtaient la nuit. Le lieutenant-colonel LE PULOCH en décida autrement et lança son détachement de reconnaissance en pleine nuit, en avant. Ce fut cette décision audacieuse qui fut une des raisons du grand succès de l'offensive française en direction de l'Alsace et du Rhin.

Je dois avouer que je n'étais pas ravi de ce départ en pleine nuit et qu'après une dure journée, sur un terrain verglacé difficile, la perspective d'un bout de nuit dans un village abandonné mais encore accueillant, me plaisait assez. Néanmoins, je ne laissai rien voir de mon mécontentement. J'envoyai tout de suite une reconnaissance avec mon adjoint sur une des routes qui allait de Saint-Dizier-L'Évêque à Lebetain et qui longeait

pratiquement la frontière suisse. Elle revint au bout d'une demie-heure, ayant rencontré un fossé de la largeur de la route gardé par un détachement allemand qui avait ouvert le feu et blessé mon sous-officier adjoint qui fut évacué. Je repartis sur la même route, avec l'ensemble de mon peloton cette fois, en sachant ce qui nous attendait. Et en envoyant la moitié de mon peloton par une autre route, partant de l'autre bout du village et à peu près parallèle à celle que nous allions suivre, pour se retrouver et se rejoindre à Lebetain.

Nous rencontrâmes le barrage allemand, mais cette fois avec des moyens de feu tels qu'après les avoir déclenchés, on découvrit que les Allemands avaient disparu. Il n'était pas question de reboucher le fossé, beaucoup trop profond, avec nos seuls moyens. Par contre, nous pûmes reconnaître un itinéraire à travers bois, rejoignant l'autre route, où nous nous regroupons avec le reste du peloton. Et nous arrivons à Lebetain à l'aube dans un grand calme qui donnait à penser que les Allemands ne nous attendaient pas du tout. J'envoyai un message au commandant de la BROSSE, lui rendant compte de la situation paraissant très favorable pour une attaque sans tarder, et lui demandant d'accélérer le mouvement de son détachement pour arriver au plus vite à Lebetain.

Et c'est ce qu'il fit. En arrivant, il avait recueilli, auprès d'un habitant, le précieux renseignement que la petite ville de Delle était entourée d'un fossé AC profond et que la route y donnant accès passait sur une passerelle en bois qui supporterait les camions lourds. Le commandant de la BROSSE décida alors d'attaquer par cette passerelle en faisant passer les blindés légers de mon peloton, y compris deux chars légers de 17 tonnes qui passèrent sans difficultés. Les Sherman de renfort devant rester le long du barrage et appuyer de leurs feux, si besoin était, le mouvement d'entrée dans la ville, en attendant que le Génie puisse aménager des passages permettant aux chars de pénétrer dans la ville. Nous entrâmes sans coup férir dans Delle et nous nous emparâmes du pont sur l'Allaisne qui devait être très important pour la suite des opérations. Il n'était pas miné et j'y laissai un détachement important pour en assurer la surveillance. Puis j'envoyai mes chars légers en direction de Mulhouse, jusqu'à la sortie de Delle, avec mission de faire beaucoup de bruit pour faire croire que nous étions nombreux. Nous traversâmes, moi derrière les chars, et nous nous arrê tâmes à la voie ferrée qui passait au-dessus de la route et nous fîmes un prisonnier, que mon mitrailleur s'apprêtait à tirer, quand nous le hélâmes en allemand ; il se rendit sans histoire, pour monter dans mon scout-car. Je revins ensuite vers le centre de la ville où je retrouvai mon détachement au pont de l'Allaisne, avec un bon paquet de prisonniers allemands qui n'avaient pas l'air fâché de leur situation. Puis je rencontrai le commandant de la BROSSE qui me montra un peu ému un trou dans son pantalon, déchiré par une balle, tirée par un Allemand qu'il avait rencontré ; balle qui avait déchiré son pantalon tangentiellement à son abdomen, sans le blesser. Une jeep sanitaire était en train d'évacuer l'Allemand, apparemment en fort mauvais état.

Ici, j'ouvre une parenthèse : le livre d'histoire du RICM dit qu'à l'entrée dans Delle, le peloton DUVAL était suivi par le peloton AC HILQUIN. J'aurais donc été dans cette

affaire avec mon camarade HILQUIN. J'ai su la vérité beaucoup plus tard, par HILQUIN lui-même. Arrivé avec les gros dans Lebetain, son peloton fort de 5 canons AC tractés était très volumineux. Il avait été invité à dégager au plus vite. Il y avait juste devant lui une petite rue suffisamment vaste pour qu'il puisse passer et lui permettre de traverser le village. Quand il avait exécuté l'ordre de dégager, il s'avisait que cette ruelle ne comportait aucun emplacement lui permettant de faire demi-tour et qu'il était hors de question de faire marche arrière avec ses canons remorqués. Restait à espérer que la ruelle débouche vers un lieu acceptable. Il sonna à une porte de la ruelle, c'était le presbytère. Le curé le reçut avec chaleur et lui expliqua que la ruelle conduisait, par un chemin de terre carrossable, à la frontière suisse et le long de laquelle existait une passerelle en bois, analogue à celle que nous avons utilisée pour entrer dans Delle et qui pénétrait elle-même dans Delle. A défaut de pouvoir faire autre chose, il rendit-compte et rentra dans Delle et chose extraordinaire, c'est qu'avec son détachement aussi gros que le mien, il a fait le même parcours dans Delle sans que nous ne nous rencontrions. J'ai mis très longtemps à savoir la vérité.

Le nettoyage des Allemands qui commençaient à se réveiller, fut fait rapidement et sans difficulté et nous passâmes la journée dans Delle, à nous réinstaller, à en reconnaître les issues. Je m'aperçus que l'issue Nord débouchait sur un village solidement tenu par les allemands, équipés de chars-casemates, au-dessus des moyens d'un peloton. Mais le lendemain, notre 4e escadron aux ordres du capitaine POL fut envoyé en direction de l'Est, vers Seppois, premier village d'Alsace. Le déplacement matinal de Delle à Seppois se passa comme une promenade, sur un sol gelé mais néanmoins praticable, et nous fûmes arrêtés devant Seppois par une barricade de gros rondins et un barrage AC devant le village ; les Allemands paraissaient avoir été surpris. Il y avait d'ailleurs derrière la barricade en rondins, deux quadri-tubes de 20 mm AC et AA sans servants.

Pendant qu'on démontait les rondins pour ouvrir le passage, un de mes sergents debout sur son char essayait de régler un tir vers le centre du village où l'on supposait qu'il y avait des Allemands. Effectivement on ne voyait pas les tirs de mortiers mais on voyait de temps en temps sa fumée et le sergent, du haut de son char, voyait les casques allemands qui couraient pour traverser la place du village. J'en déduisis que les tirs étaient efficaces.

Pendant ce travail de dégagement, 2 chars TD du RCCC, en renfort, observaient. Ces tanks-destroyer observaient des mouvements de repli allemand vers le nord d'Altkirch. Ils avaient tiré des incendiaires sur un gros camion qui devait être un porteur de munitions car il se mit à exploser de toutes parts pendant très longtemps. Si les Allemands n'avaient pas été surpris, ils me surprisent car lorsque nous avons pénétré dans le village, char léger en tête, il fut tiré à une centaine de mètres par un canon AC allemand de 88, quand il eut franchi le ressaut de route qui descendait vers la place du village, et il fut mis en feu, son équipage probablement tué sauf l'homme que je vis sortir indemne, noir de fumée, choqué et qui vint vers moi pour me dire : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse maintenant ? ». Je lui dis : « La guerre est finie pour toi

maintenant, remonte la colonne, tu trouveras le peloton de commandement du capitaine POL, tu te présenteras, on te reconfortera et on te dirigera vers ton escadron !
».

Au moment où j'allais repartir, ayant regroupé mon peloton et dépassé le char en flammes, en tirant de toutes nos armes, je reçus un message du capitaine POL qui mettait à ma disposition le peloton porté TITO. Et très peu après, TITO lui-même vint se présenter et demander des ordres. Je lui dis : « La moitié du peloton à droite, l'autre moitié à gauche, progresser derrière les maisons par les jardins, en direction de la place du village et en vue d'attaquer le canon qui a détruit notre char ! ». C'est ce qui fut fait. Moi-même, je devais progresser sur la route pour l'appuyer. Quand on a commencé à voir le canon, les grenades lancées par le peloton TITO et les tirs de ses mitraillettes se joignirent à mes feux. Ainsi fut pris le canon AC dont une partie de l'équipage avait été tué. Je fis passer le 2e élément de mon peloton en tête avec mission de s'engager sur la route d'Altkirch. C'est ce qu'il fit et en arrivant à un tournant de la route, il vit un deuxième canon AC de 88 qui essayait de décrocher ; il était attelé à son tracteur qui commençait à partir. Il n'eut aucune peine à détruire son équipage et à en prendre possession.

A ce moment-là, je fus rejoint sur le carrefour par le lieutenant-colonel LE PULOCH, notre chef de corps, accompagné du capitaine POL et du médecin-chef du Régiment. Je lui ai expliqué la situation quand un char du peloton donné en renfort arrive et le tireur cria par la tourelle ouverte « Le lieutenant est blessé ! ». C'était le char du lieutenant MAIGNAN, officier de réserve, qui était gravement blessé. Le colonel est monté sur le char avec le médecin pour essayer de sortir le blessé qui avait la gorge tranchée par une balle, comme beaucoup de chefs de char. Il avait voulu y voir un peu plus clair et il était sorti. C'est à ce moment-là qu'un tireur allemand qui lui avait tranché la gorge. Il a été évacué. Je l'ai revu par la suite, il s'était parfaitement remis et avait repris ses fonctions civiles de magistrat.

Un homme du peloton TITO, qui a fait une brillante carrière par la suite et avec lequel j'ai été lié d'amitié, (le général BATAILLE) m'a raconté qu'alors qu'ils hésitaient à aller chercher de l'autre côté de la route, encore sous le feu des Allemands, l'un des leurs qui avait été blessé, c'est le colonel lui-même qui était allé le récupérer et l'avait ramené parmi les siens. Je crois que cette histoire est vraie et qu'elle est significative du dynamisme de notre colonel.

J'explique au colonel que j'avais vu le repli allemand vers Altkirch et non vers Mulhouse. Il me dit « Marchez, éclairez en direction d'Altkirch ! » puis il envoya tout l'escadron POL s'arrêter dans le village de Largitzen pour s'y mettre en position défensive provisoire, en cas de contre-attaque allemande. Un peloton, accompagné du peloton TITO, poursuivit sa route et fut arrêté devant le village de Hirtzbach, village avant Altkirch où notre char de tête fut terrassé par un coup de canon de 88 qui interdisait l'entrée du village. Notre canon d'assaut, un obusier monté sur un châssis de char léger,

qui suivait avait bien vu le coup de départ du feu AC l'a réduit au silence et nous n'avons plus entendu parler de lui par la suite.

Nous avons passé le reste de la journée à tirailler avec les Allemands de Largitzen. J'ai envoyé le peloton TITO contourner la route par la crête avec mission de ne pas s'engager dangereusement car j'avais l'impression qu'on était tombé sur un gros détachement allemand. Nous avons passé la nuit là et je ne m'étais même pas aperçu que le radiateur de mon scout-car avait été percé par une balle, malgré ses protections blindées alors que je l'avais envoyé se faire réparer avec le chef de voiture et le conducteur à la CR divisionnaire qui était en arrière. C'est lui qui me l'a raconté plus tard. Finalement, j'ai dû changer de scout-car et continuer avec l'autre. Nous avons passé une nuit assez agitée ; des Allemands en repli nous sont tombés dessus, aussi dérangés de nous trouver là que nous de les voir et puis j'ai reçu l'ordre de repli. J'ai rejoint l'escadron qui a reçu l'ordre de se replier ; ce qui ne m'a pas surpris parce que j'avais bien l'impression que nous avions devant nous un gros paquet allemand qui préparait une contre-attaque en direction de la frontière suisse, avec l'intention de barrer la route par laquelle la tête de l'Armée était passée. C'est exactement ce qui s'est produit d'ailleurs. Il y avait heureusement d'abondantes réserves qui suivaient et qui ont pu rétablir rapidement la situation.

Arrivés à SEPPOIS, nous n'y sommes pas restés et nous avons pris la route du Rhin, avec d'abord la mission de contourner Mulhouse par son Ouest. Nous sommes tombés d'abord dans les embouteillages de chars de la 1ère DB, fermant toute possibilité de faire un mouvement. C'est alors que l'escadron POL reçut l'ordre de contourner au contraire la ville par l'Est, entre la forêt de la Hardt qui était tenue par les Allemands et qui était une base possible et dangereuse de contre-attaque. L'escadron s'installa selon les ordres à l'Île-Napoléon, petit village entre Mulhouse et la forêt de la Hardt. Le capitaine m'a envoyé en reconnaissance avec le 3e escadron qui nous avait dépassé à Seppois et qui était à Battenheim, pointe extrême de l'avance de cette épopée vers le Rhin.

Je suis arrivé pour faire ma liaison dans une Jeep avec un conducteur et un éclaireur. Je suis entré dans la première cour de ferme où j'ai vu des véhicules du 3e escadron. Au moment où je descendais de ma jeep avec mon équipage un obus de mortier est tombé au milieu de nous, en ne nous blessant pas trop gravement et la jeep n'a même pas eu, curieusement, son radiateur crevé. Nous avons été rapatriés par un engin sanitaire dans l'Île-Napoléon, puis sur la maternité voisine où notre médecin-chef s'était installé - en accord avec les médecins de la maternité - pour y mettre le poste de secours du Régiment ; si bien que pendant toute la nuit que j'ai passé là, il y a eu un curieux mélange d'activités de sages-femmes qui se transformaient occasionnellement en infirmières de blessés de guerre, avant d'être transporté par nos ambulancières, après la prise de Mulhouse, sur l'hôpital, puis ensuite à Besançon où j'ai passé un petit mois avant d'être en état de repartir. J'ai rejoint le Régiment en auto-stop, après accord de mon médecin traitant qui m'a dit qu'il réglerait les affaires administratives, relatives à

mon cas sans problème. C'est comme cela que j'ai rejoint le Régiment qui a ce moment-là était au repos.

J'ai appris que pendant mon hospitalisation, le lieutenant-colonel LE PULOCH avait reçu mission avec le Régiment d'assurer la flanc-garde de la 1ère DB. Il avait eu beaucoup de mal à repousser plusieurs offensives allemandes et avait même dû demander avec insistance au commandant de la 1ère DB des renforts, ayant prévu que toutes ces attaques allemandes préparaient une offensive de beaucoup plus grande envergure. Il avait reçu, non sans peine, le renfort d'un escadron de Sherman et d'une batterie d'artillerie de la 1ère DB qui permirent effectivement au régiment, ainsi renforcé, de repousser une grosse offensive allemande sortant de la forêt de la Hardt pour attaquer le flanc Est de la 1ère DB.

Comme de règle pour les blessés, pendant les périodes calmes, j'ai eu une permission de huit jours pour aller dans ma famille à Paris. J'y retrouvai une jeune fille avec laquelle je n'avais pris aucun engagement. Mais étant au Niger, j'avais appris qu'elle pensait toujours à moi ; nous nous sommes donc fiancés très rapidement, avant que je ne regagne le Régiment.

J'ai rejoint le Régiment alors que se préparait une grande offensive pour réduire ce que l'on a appelé la poche de Colmar, toujours occupée par les Allemands qui s'y défendaient avec acharnement. Ce fut une bataille très dure ; l'infanterie de la division et son régiment de reconnaissance eurent un rôle mineur : assurer la flanc-garde face à la forêt de la Hardt, avant de réduire celle-ci complètement, une fois la bataille de la poche de Colmar gagnée et tous les Allemands repassés de l'autre côté du Rhin.

Pendant la période de relatif repos et de reprise d'instruction qui suivit la victoire de la poche de Colmar, j'appris la mort de mon frère Yves. La triste nouvelle me fut apportée par le commandant de la BROSSE, adjoint opérations du colonel, qui me proposa une permission pour aller reconforter mes parents à PARIS. J'eus donc une seconde permission rapide qui fit le plus grand bien à mes parents, avant de rejoindre le Régiment pour la suite des opérations.

Peu après mon retour se déclencha l'opération de franchissement du Rhin et la pénétration en Allemagne. Le 21e RIC qui appartenait à notre division, franchit le Rhin le 4 avril, par moyens discontinus, des barques du Génie tandis qu'une colonne blindée, à laquelle appartenait le Régiment, rejoignait Manheim pour franchir le Rhin sur un pont de bateaux, construit par les américains et qu'ils nous autorisaient à utiliser dans les créneaux laissés libres, pour nous permettre de passer sur la rive droite du Rhin. Sitôt le fleuve franchit, nous devons nous rabattre vers le Sud, pour donner la main à nos camarades qui l'avaient traversé en amont et qui avaient rencontré une résistance significative de la part des Allemands. Nous faisons route vers le Sud et entrons presque sans combat dans la ville de Karlsruhe où les Allemands ne nous attendaient pas du tout. Nous avons traversé une ville qui avait été fortement bombardée ; les

façades tenaient encore debout mais derrière il n'y avait plus rien. Sortis de Karlsruhe, nous rencontrâmes une résistance allemande, un peu plus loin et mon peloton fut mis en réserve pendant un certain temps, en attendant que l'incident devant nous soit réglé avec des pertes.

Après notre pénétration en Allemagne, les Allemands nous opposèrent une violente résistance sur une bretelle de la ligne Siegfried, équivalent de notre ligne Maginot. Le Régiment participa aux combats qui furent violents et meurtriers, combats qui nous permirent de franchir la ligne de défense allemande.

Toute la 9e DIC constituait un groupement aux ordres directs du général de LATTRE de TASSIGNY pour conquérir le Pays de Bade, sur la rive droite du Rhin. Le Lieutenant-colonel LE PULOCH y fut engagé avec le Régiment et notamment, il fut engagé directement dans un combat, après la prise du village de Mempreshofen, avant l'arrivée à Kehl, en face de Strasbourg. Notre groupement avait été arrêté après la prise du village, par une défense allemande sérieuse, installée derrière une rivière avec un pont intact. Le lieutenant-colonel LE PULOCH vint lui-même, décida d'engager son groupe d'escadrons portés, précédé d'une préparation d'artillerie et il établit lui-même le plan de tir. A la suite d'une erreur des artilleurs, le tir fut trop court et tomba sur nos éléments prêts à l'attaque, à bonne distance de la rivière et du pont. Je ne sais pas quel a été le résultat des enquêtes faites sur les causes et le responsable de cette erreur, mais elles n'ont pas empêché les tirs d'être rallongés, les survivants du GEP d'attaquer avec fureur et finalement de cette erreur, ce sont peut-être les Allemands - qui auraient sans doute accepté de se rendre comme ils commençaient à le faire - qui furent en fait les vraies victimes, car ils ont été massacrés par les attaquants.

De là, le Régiment se porta sur Kehl. Le pont sur le Rhin était affaîssé mais on pouvait encore s'y déplacer à pied et la première liaison avec Strasbourg se fit par un détachement du RICM. Après cette prise de Kehl, on sentit la défense allemande s'affaîsser et on commença à penser que nous arrivions près de la Victoire. Il y eut encore des combats, victorieux pour nous, et on commença à voir des colonnes d'Allemands se rassembler en bon ordre, en vue de se rendre, avec cette discipline chère à nos voisins. Le dernier combat eut lieu le 25 avril ; après il n'y eut plus que quelques escarmouches mais toute défense organisée avait cessé. Le Régiment était dans la région du lac de Constance quand survint l'armistice du 8 mai 1945 et la fin de la guerre en Europe.

L'Indochine, l'Algérie et le CEMAT

Toute la division, et le RICM en particulier, fut désignée pour continuer la guerre en Extrême-Orient où les japonais occupaient l'Indochine française. Nous devons embarquer à partir de fin septembre et en octobre.

Entre temps, je pris le temps de me marier vite fait et le lieutenant-colonel LE PULOCH,

me sachant jeune marié et d'une famille parisienne, crût bien faire en me désignant pour faire partie d'un bureau de liaison de la 9e DIC pour faciliter les contacts avec l'état-major et recueillir les parisiens libérés et volontaires pour partir avec la Division en EO. Ma jeune épouse n'en a pas été parfaitement satisfaite car elle aurait préféré passer ces quelques mois en Allemagne occupée, au sein du Régiment où la vie était belle et sympathique.

Le départ de la Division se fit fin septembre, début octobre, sur des bateaux de transport des alliés. En arrivant à Saïgon, nous fûmes surpris de voir l'armée japonaise toujours en armes, ayant la responsabilité du maintien de l'ordre, car les révolutionnaires communistes Viet-Minh commençaient à se manifester et avaient procédé à des massacres de français et d'indochinois ; en général des « petits blancs » de condition modeste. Nos premiers jours à Saïgon, où nous avons été précédés par une division de l'armée des Indes, de grande qualité, furent occupés à dégager les abords de la ville, puis à pénétrer à l'intérieur pour libérer Dalat qui était une ville des hauts-plateaux, située à 1500 m d'altitude et qui servait de zone de repos aux gens vivants à Saïgon dans un climat très dur.

Le Régiment participa à cette opération sans grand problème et retrouva Saïgon sous la protection d'un bataillon japonais qui fût très correct et qui revendiqua l'honneur de nous ouvrir la route vers Nha Trang, tenu par des forces de défense du Viet-Minh. Ils y perdirent deux soldats, tués au cours de ces combats. Les opérations se déroulaient pour nous dans le sud Annam avec des manifestations terroristes graves et mon escadron fut maintenu dans le Sud pendant un certain temps, puis envoyé au Cambodge pour récupérer les Provinces qui avaient été annexées par le Siam (aujourd'hui Thaïlande) à l'époque allié de nos ennemis.

Ce fut une période exceptionnelle car après treize mois de séparation, ma jeune épouse m'a rejoint dans des conditions assez rocambolesques. L'escadron venant du Sud-Vietnam était en transit à Saïgon. Un camarade de l'état-major, ayant connaissance des passagers arrivant par avion, me dit : « dans l'avion qui arrive cet après-midi de Paris, il y avait une madame DUVAL, est-ce que cela t'intéresse ? ». Je lui ai dit que j'avais bien l'intention de faire venir ma femme, que je n'avais pas encore fait la demande mais que j'irai voir quand même. A ma grande surprise, c'était bien elle, qui n'était pas du tout surprise de me voir au pied de la passerelle alors que je n'avais même pas été prévenu de son arrivée. La raison en était que le lieutenant-colonel LE PULOCH qui avait quitté le commandement du RICM après le 8 mai 1945 avait été muté à l'EMIA à Paris et avait persuadé les Hautes Autorités que pour manifester la volonté française de se maintenir en Indochine rien n'était plus significatif que d'envoyer des femmes et des enfants. Comme il connaissait ma famille, il avait contacté ma femme pour être dans le premier avion qui serait envoyé dans ces conditions. C'est ainsi qu'elle est arrivée plus tôt que prévu et sans même que je l'ai demandé.

La campagne au Cambodge fut une campagne que j'appellerai douce, car le Cambodge était encore un pays calme et les Thaïlandais étaient consentants pour restituer les

provinces qu'ils avaient indûment annexées et il n'y a pas eu de vrais combats. Nous avons passé sept mois au Cambodge dans des conditions plaisantes et agréables avant que mon escadron ne soit relevé comme convenu mais plus tard que prévu par un escadron arrivant d'Allemagne et qui a repris tout mon matériel. Nous avons été affectés à Dalat, lieu privilégié, où l'un de nos officiers du RICM, le commandant de la SEIGLIÈRE, avait reçu pour mission de mettre sur pied un centre d'instruction blindée pour former sous-officiers, gradés, mécaniciens, transmetteurs etc. C'est ainsi que nous avons rejoint Dalat où nous avons passé presque une année, hélas gravement endeuillée par la mort, dans un accident d'avion, du commandant de la SEIGLIÈRE, qui était mon chef de corps et qui laissait à Dalat une veuve et quatre enfants dont le dernier avait trois ans.

Notre séjour s'est terminé vers Noël 1948 et nous sommes repartis par bateau pour rentrer en France, avec notre fils aîné, né à DALAT et âgé de quelques mois.

A Dalat où nous avons passé un séjour très agréable, nous avons retrouvé le colonel LE PULCH, qui avait pris le commandement de Sud-Annam. Ayant des idées sur la conduite de cette guerre d'Indochine commençante, dérangeantes pour le Haut Commandement, il abrégé son séjour au grand regret d'un certain nombre d'officiers qui l'avait beaucoup apprécié, dont Jean LE PICHON, père du général LE PICHON, qui a fait éditer des documents de son père qui a passé 27 ans à la garde indochinoise et qui dit grand bien des contacts qu'il a eu avec le colonel LE PULCH qui fut son chef pendant quelques mois dans le Sud-Annam.

Avant d'être nommé CEMAT, le général LE PULCH avait exercé le commandement supérieur des forces françaises à Brazzaville. C'est là qu'il avait connu et s'était fait hautement apprécier de monsieur Pierre MESSMER, alors gouverneur de Brazzaville. Monsieur MESSMER ayant été par la suite ministre des Armées a fait venir et nommer le général LE PULCH comme chef d'état-major de l'Armée de Terre.

Le général LE PULCH termina sa carrière en réalisant un nombre considérable de réformes dans l'Armée de Terre, consécutives à la fin de la guerre d'Algérie. Il a été lui-même en Algérie commandant d'une division, pendant que j'y étais, mais dans une région très éloignée ce qui m'a empêché d'avoir quelque contact que ce soit avec lui.

Étant moi-même affecté à l'état-major interarmées, et accessoirement secrétaire du comité des chefs d'état-major qui se réunissaient sous la présidence de monsieur MESSMER, trois ou quatre fois par an, j'ai eu des relations suivies avec le général LE PULCH dont j'ai pu apprécier l'énergie et l'expérience au cours des réunions du comité précité et dont j'étais chargé d'établir les compte-rendus. En fait, c'est le général LE PULCH qui m'affecta au commandement enviable de notre RICM.

A la fin de son activité, le général LE PULCH m'avait demandé, alors que j'étais adjoint à la direction du personnel de l'Armée de Terre, de faire affecter son fils, jeune

commandant de la Coloniale, au RICM. Je lui avais dit que c'était chose facile mais le commandant Alain LE PULCH avait opté pour une autre forme de service outre-mer, une période d'un an mais sans sa famille. Affecté au Tchad, il fut tué au cours d'une opération où il était observateur aérien dans un petit avion abattu par des tirs rebelles.

Le général LE PULCH en fût d'autant plus affecté que la presse avait présenté l'événement comme le résultat d'un accident d'avion. Il s'est beaucoup dépensé pour obtenir une mise au point de la presse rétablissant la vérité et la qualité de « mort pour la France » de son fils.

Ayant cessé ses activités militaires, le général LE PULCH fit savoir qu'il n'entendait pas reprendre quelque activité militaire que ce soit. Après avoir exercé une activité civile pendant quelque temps, il s'était retiré dans sa maison familiale de Treboul dans le Finistère. C'est là qu'il fut atteint d'une appendicite mal diagnostiquée qui dégénéra en péritonite. Opéré trop tardivement, il mourut à l'hôpital.

Il a plus tard donné son nom au bâtiment PC du RICM au quartier DELESTRAINT de Vannes. Pour inaugurer la plaque commémorant l'événement, le général commandant la Région, connaissant les relations exceptionnelles qui m'avaient lié au général LE PULCH, me demanda de prononcer l'allocution d'inauguration, faite en présence de sa famille.

Arrivé à la fin de ma vie, je mesure tout ce que je dois à ce chef exceptionnel.

ce 18 janvier 2012